



HAL
open science

L'aventure typographique des caractères indiens en France

Jérôme Petit

► **To cite this version:**

Jérôme Petit. L'aventure typographique des caractères indiens en France. Rencontres intellectuelles entre l'Inde et la France XVIIe-XIXe siècles, Collège de France, Jun 2015, Paris, France. hal-01207652

HAL Id: hal-01207652

<https://hal.science/hal-01207652>

Submitted on 2 Oct 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'aventure typographique des caractères indiens en France

Jérôme Petit

(BnF / UMR « Mondes iranien et indien »)

L'histoire que je veux vous raconter aujourd'hui nécessite deux préambules dont il me semble difficile de se passer. Le premier est d'ordre technique car pour bien comprendre les enjeux et le rôle des protagonistes de cette histoire, il est nécessaire d'avoir bien en tête les différentes étapes des techniques de l'imprimerie et le vocabulaire précis inhérent à cette technique. Le second est d'ordre historique. Car pour pouvoir faire bref dans le temps qui m'est imparti, j'avais décidé d'étudier la question de la typographie des caractères indiens en France uniquement, une tâche qui s'est vite révélée impossible. Nous avons bien vu lors des deux journées tenues à la Bibliothèque nationale de France il y a deux semaines¹ combien était importante la dimension « transnationale » des débuts des études sanskrites. Le présent sujet, ancré dans cette époque pionnière, n'échappe pas à la règle et nous aurons souvent à traverser nos frontières pour suivre un caractère.

Pour préparer cet exposé, je me suis rendu au Cabinet des Poinçons de l'Imprimerie Nationale où j'ai été reçu par Madame Nelly Gable, graveur et maître d'art, qui m'a sorti toutes les boîtes de poinçons et tous les tiroirs de matrices que je souhaitais voir, scrutant chaque étiquette ancienne pour dénicher un nom et prenant en photo ces forêts de métal miniatures. Je

¹ « Antoine-Léonard de Chézy et les débuts des études sanskrites en Europe. 1800-1850 », Colloque international à l'occasion du bicentenaire de la chaire de sanskrit au Collège de France, Bibliothèque nationale de France, 11-12 juin 2015.

la remercie vivement pour sa patience, de même que je remercie Monsieur Didier Barrière, le savant bibliothécaire de cette même institution, pour m'avoir ouvert les portes des archives et de la documentation professionnelle qui sont sous sa garde, m'aidant ainsi à retracer l'histoire des caractères indiens en usage à l'Imprimerie Nationale.

Par caractère, il faut entendre le syllabaire de la langue que l'on souhaite écrire et tous les groupes de consonnes qui forment des ligatures bien attestées. Les caractères, ce sont d'abord les lettres dessinés par le scribe sur les manuscrits. Et pour reproduire ces textes en grand nombre, la Corée du XIVe siècle puis l'Allemagne du XVe siècle ont développé la technique de l'imprimerie à caractères mobiles. Mais pour composer des pages d'impression, il est nécessaire d'avoir sous la main des caractères en plusieurs exemplaires, le mot « caractère » nécessitant déjà deux caractères de la lettre « a » et deux caractères de la lettre « e » et deux caractères de la lettre « r ». La solution technique trouvée est celle de graver un poinçon, de frapper une matrice et de fondre un caractère typographique dans la quantité souhaitée.

Le poinçon est la pièce maîtresse. C'est un bloc d'acier tendre duquel le graveur fait surgir le caractère, en taille d'épargne, positionné à l'envers. Une fois le caractère gravé, l'extrémité du poinçon ou parfois le poinçon dans son entier est trempé pour lui donner toute la solidité nécessaire au sort qui l'attend. Il faut insister sur le rôle du graveur de poinçons qui est le véritable artiste de cette aventure. Graver un poinçon d'acier, à la lime et à la loupe, nécessite une très grande habileté et ce n'est pas sans raison que l'on célèbre Claude Garamont et ses « grecs du roi ». Nous verrons que les « dévanagari du roi (du roi Louis XVIII) » n'ont rien à leur envier !

Ce poinçon d'acier servira à frapper des matrices, généralement de cuivre. Le poinçon est gravé en taille d'épargne à l'envers pour qu'une fois frappé sur la matrice le caractère apparaisse en creux à l'endroit. Si depuis le XIXe siècle le poinçon est enfoncé dans la

matrice à l'aide d'une presse, il l'était jadis par un rapide et ferme coup de marteau, d'où le nom de « frappe » qui reste souvent associé aux matrices.

Ces matrices servront ensuite à fondre les caractères typographiques eux-mêmes, en quantité souhaitée, pour remplir les casses des compositeurs typographes. Le caractère ainsi fondu est appelé un « plomb », ou « plomb typographique », du nom du métal qui a servi à le fondre, ou encore une « fonte », pour rappeler la technique qui a servi à le produire. Le mot « fonte », « *font* » utilisé par les Anglais, sert encore dans certains ordinateurs pour désigner un catalogue de polices de caractères. Ces plombs sont, comme les poinçons, « épargnés » et à l'envers. Ils sont alors présentés dans des casses. Les casses sont organisées, comme pour les caractères européens, avec les lettres les plus utilisées dans les cases les plus grandes et positionnées au plus près du compositeur typographe chargé de fabriquer la page imprimée. Il a sous les yeux son « modèle de casse » pour le guider dans ces choix de caractères au moment de la composition. Le titre et le rôle du « typographe orientaliste », chargé à l'Imprimerie Nationale de manipuler les casses de caractères étrangers, était très haut dans la hiérarchie. C'était une personne ressource, habile à composer un texte dans une langue et dans une écriture qui lui étaient parfaitement étrangères. Ce poste clé a joué un rôle essentiel dans l'histoire de l'Imprimerie Nationale qui était la seule à pouvoir composer des textes en caractères étrangers et qui avait fondé une école de typographie orientale, unique en son genre en France.

Comme l'on sait, l'Inde, d'abord attachée à sa mémoire, puis à son calame et à son stylet, a fait en sorte de retarder le plus possible les débuts de l'imprimerie sur son territoire. Ce sont les missionnaires et les acteurs de la foi chrétienne qui se sont chargés d'établir les premières presses et de résoudre les problèmes d'impression en caractères indiens. A ma connaissance, les premiers caractères indiens imprimés sont ceux de l'imprimerie de la Propagande de la Foi à Rome en 1771, et nous verrons à la fin de cette communication combien cette mention est

importante. Sur plus d'une centaine de pages, les pères ont imprimé l'alphabet, les ligatures, quelques mantras en hommage à Gaṇeśa ou aux Siddha, et bien sûr des prières chrétiennes en caractères dévanagari. Le caractère typographique dévanagari voit donc sa naissance loin de son pays d'origine, à Rome et non à Bénarès.

En Inde même, c'est bien sûr vers le Bengale qu'il faut se tourner pour découvrir les pionniers de l'imprimerie. Et pour découvrir le Garamont de l'Inde, il faut longer la rivière Hooghly aux alentours de Calcutta et imaginer comment pouvait travailler Charles Wilkins, sanskritiste, graveur, fondeur, typographe, correcteur, l'un des grands génies célébrés par les Anglais mais aussi par les Indiens tant il a œuvré pour la diffusion des grands textes de la littérature sanskrite. Éditeur de la *Bhagavad Gītā* publiée en 1785 et de l'*Hitopadeśa* en 1787, il passa la plus grande partie de son temps à dessiner des syllabaires, à graver des poinçons, à frapper des matrices, à fondre des caractères, à composer et à imprimer textes et grammaires qui serviront à apprendre les langues indiennes et à en découvrir la richesse. En 1778, il imprime la grammaire bengalie de Halhed en caractères bengalis, comme un acte fondateur de l'essor de l'imprimerie en Inde. En 1805, la grammaire sanskrite de Colebrooke est publiée à Calcutta avec des caractères dévanagari réalisés par des graveurs indiens formés par Wilkins, notamment Panchanan Karmakar et son assistant, le jeune Manohar (qui donnera naissance aux célèbres éditions Manohar). Les caractères nagari de Wilkins, importés à Londres, serviront longtemps à publier les textes sanskrits, notamment la grammaire de Wilkins en 1808 ou encore la première édition du *Nalus*, extrait du *Mahābhārata*, de Franz Bopp en 1819.

Wilkins sera suivi dans les années 1800 par la presse des missions de Serampore, établie par les missionnaires anglais William Carey et Joshua Marshman, qui publieront quelques textes importants, notamment le *Hitopadeśa* et le *Rāmāyaṇa*, et des traductions de textes chrétiens dans différentes langues de l'Inde.

Dans les années 1807-1817, il faut aussi signaler la riche production éditoriale de Bābū Rāma qui publiera à Calcutta, en caractères dévanagari, un nombre important de textes sanskrits qui feront autorité et qui seront tous en possession d'Eugène Burnouf, comme le montre l'inventaire de sa bibliothèque. L'usage des caractères dévanagari à Calcutta constitue un premier camouflet aux caractères bengalis, caractères dans lesquels les lettrés du Bengale avaient pourtant l'habitude de lire le sanskrit. Nous reviendrons sur cette question cruciale à la fin de cette communication en proposant une piste de réflexion.

Et la France dans tout ça ? Eh bien l'histoire des caractères typographiques indiens en France commence relativement tôt car c'est Louis Langlès, conservateur des manuscrits orientaux de la Bibliothèque nationale, impériale puis royale, qui fait graver un caractère bengali pour la traduction française des *Asiatick Researches*. Cette revue savante publiée à Calcutta par les pionniers des études indiennes, H. T. Colebrooke, W. Jones ou Ch. Wilkins, paraissaient donc en France sous le titre *Recherches asiatiques* en 1805. À cette occasion, Langlès fait donc graver par Fouquet, l'un des grands graveurs de l'époque, un caractère bengali. Ce caractère n'aura pas le succès escompté mais il constitue le premier caractère indien français, si l'on peut dire. Fouquet gravera aussi un caractère dévanagari en 1815, qui n'aura pas non plus le succès mérité.

Pour imposer son caractère (typographique), il fallait peut-être plus de science et plus de réseaux. C'est donc à un Allemand que nous devons l'utilisation à grande échelle d'un caractère dévanagari en France et en Europe, mais c'est bien en France que celui-ci fût gravé... August Wilhelm Schlegel, autre traducteur et éditeur de la *Bhagavad Gītā* d'ailleurs (j'aurais pu intituler cette communication « Kṛṣṇa typographe » !), avait en effet obtenu en mars 1820 une bourse du gouvernement prussien pour la création d'une typographie sanskrite en Allemagne. Il devait se rendre à Londres et à Paris, mais ne se rendit finalement qu'à Paris en novembre de la même année pour faire graver des poinçons de caractères dévanagari. C'est

le graveur Vibert qui se chargea de cette réalisation. On peut citer quelques réalisations d'impressions, comme celle de l'*Indische Bibliothek* de Schlegel lui-même, imprimée à Bonn en 1824, celle de l'édition et de la traduction de l'*Amaruśataka* que Chézy publiera un an avant sa mort sous un pseudonyme, ou encore les *Lois de Manou* éditées par Auguste Loiseleur-Deslongchamps.

Schlegel était venu à Paris, attiré notamment par le riche fonds de manuscrits sanskrits de la Bibliothèque royale qui était devenu au début du XIXe siècle le véritable épice de études sanskrites naissantes. Schlegel souhaitait en effet prendre exemple sur un beau manuscrit de la collection parisienne pour dessiner son caractère et le faire graver. Il chargea Claude Fauriel, autre protagoniste important, de surveiller la gravure du caractère. C'est d'ailleurs par Fauriel que l'on sait quel manuscrit à inspirer Schlegel dans son projet, un manuscrit du *Rāmāyaṇa* en caractères dévanagari daté de 1760 provenant de la collection rassemblée par Gentil à Faizabad, conservé à la Bibliothèque nationale de France sous la cote « Sanscrit 383 ». Une fois les poinçons terminés, ils ont été envoyés à Bonn où Schlegel avait obtenu une chaire de littérature comparée. Une frappe de matrices fut aussi envoyée à Berlin, à l'Académie des sciences, commanditaire du caractère, où Franz Bopp, l'autre grand sanskritiste allemand et rival de Schlegel, était en poste. Bopp, qui s'était servi du caractère de Wilkins pour publier la première édition de son *Nalus*, comme on l'a vu, se servira du caractère Schlegel pour imprimer la seconde édition du *Nalus* à Berlin en 1832, et sa grammaire sanscrite en 1829. Pour goûter à la fois la beauté du caractère Schlegel et la rivalité entre les deux savants, quoi de mieux que de présenter des *śloka* rédigés et imprimés par Schlegel, placés par ce dernier à la fin d'une lettre écrite à Burnouf en janvier 1830 (BnF, cote NAF 10601, f. 196). Dans cette lettre, Schlegel désapprouve « la méthode grammaticale de Bopp, ses innovations, ses hypothèses et beaucoup moins encore son horrible déchirement des mots. ». Schlegel engage Burnouf à « faire passer [ces deux distiques] par la petite porte aux indianistes de Paris, sans

leur faire savoir d'où cela vient. Peut-être ne serait-ce pas mal de renvoyer ces traités légers à M. Bopp de la même manière – cela pourrait lui faire impression et l'engager à rentrer dans les limites constitutionnelles. »

vyākaraṇa-vidhiṃ Bappaḥ kupāṭhebhya vidūṣayan |
ācāryyān pṛṣṭhataḥ kṛtvā varttate saṃskṛtoktiṣu ||
saṃdhiṃ vidārya mleccatvaṃ kurute roma-harṣaṇaṃ |
śrī-mahābhārata Bappas tat-piśācaḥ paṭhet sukhaṃ ||

Bopp, qui corrompt la méthode grammaticale à cause de lectures erronées, fraye avec les mots sanskrits sans se préoccuper des maîtres.

Après avoir déchiré les règles du sandhi, il crée du barbarisme à vous donner le frisson ! Dans le Mahābhārata, Bopp est comparable à ce démon qui lit aisément.

En 1823, Fauriel rédige un rapport pour la toute nouvelle Société asiatique sur la nécessité de doter la France d'un caractère sanskrit (BnF, cote Papiers Burnouf 115, f. 10-10bis). L'histoire se joue en 1824. En début d'année, le gouvernement prussien, questionné par le conseil de la Société asiatique, se dit disposé à céder à la Société « une fonte de caractères sanscrits, gravés par les soins de M. W. de Schlegel, et un savant de Berlin [c'est-à-dire Bopp] estime qu'il suffirait de quatre quintaux pour l'exécution des ouvrages ordonnés par la Société. » En septembre 1824, Bopp annonce à Jean-Louis Burnouf, père d'Eugène, que la fonte des caractères dévanagari sera terminée en deux ou trois semaines. Il s'agit bien d'une fonte, c'est-à-dire de caractères typographiques en plomb, et non de poinçons (il faut une bonne semaine de travail pour graver un poinçon, et l'écriture dévanagari, avec ses ligatures, en nécessite autour de 150). En avril 1825, les « types sanskrits » de Berlin arrivent à Paris, offerts par le gouvernement prussien. En juin, Jean-Louis Burnouf, assisté de son fils Eugène, transmet la fonte à l'imprimeur du *Journal asiatique*, Dondey-Dupré. On peut dire un mot ici

de la relation entre l'Imprimerie nationale et les éditeurs-imprimeurs. Dans une lettre à Burnouf de septembre 1832 à propos d'une demande de Dondey-Dupré de lui mettre à disposition des caractères étrangers, Lebrun fait part d'une décision ministérielle qui empêche la sortie des poinçons et des matrices et qui oblige les imprimeurs de composer au sein de l'Imprimerie royale. On note que les fontes, dont il est question ici, ne sont pas concernées par l'arrêté ministériel.

Entre temps, il faut signaler une contre-histoire un peu malheureuse, celle du général Boissierolle qui avait émis le souhait de publier une grammaire et un dictionnaire du sanskrit et qui avait donc fait graver à cette intention 540 poinçons dévanagari corps 16 par Delafond, l'un des deux grands graveurs de caractères orientaux à l'époque, avec Marcellin Legrand. Boissierolle meurt en février 1829 sans avoir pu faire imprimer sa grammaire. Son erreur est d'avoir mené son projet sans appui institutionnel, notamment celui de la Société asiatique. C'est en tout cas ce que lui reproche Fauriel dans son rapport où il dit qu'un « membre de la Société » a fait graver un caractère de sa propre initiative sans que personne ne le sache. La seule gloire que peut retirer Boissierolle est peut-être celle d'avoir fait apparaître pour la première fois des caractères dévanagari dans le *Journal asiatique*, en mai 1825, au moment où il lance sa souscription. Sa souscription semble d'ailleurs fort chère puisqu'elle est justifiée par l'utilisation de caractères dévanagari qui « augmente considérablement le prix de l'impression », selon ses propres termes.

Les questions économiques sont en effet au cœur de tout ce système. Il est notable que la Société asiatique demande à Berlin une « fonte » de son caractère, qui par nature, va s'user au fil des impressions. En janvier 1830, Eugène Burnouf se plaint d'ailleurs à Christian Lassen de l'usure de la fonte des caractères dévanagari de Berlin après l'impression de la *Sacountala* de Chézy et des *Lois de Manou* de Loiseleur-Deslongchamps, que l'on a vues plus haut. Il se

plaint du prix élevé demandé par Dondey et demande à Lassen le prix qui coûterait une impression à Bonn.

Burnouf prend en effet de plus en plus de place dans les questions d'impressions. À la suite de la fameuse et terrible épidémie de choléra de 1832, la Société asiatique perd nombre de ses membres et, outre Chézy et Rémusat dont on célèbre le bicentenaire des chaires de sanskrit et de chinois, la Société perd Antoine Saint-Martin, spécialiste des études arméniennes, rédacteur du *Journal asiatique*, qui occupait jusqu'alors le poste d'inspecteur de la typographie orientale. Ce poste était confié par l'Imprimerie royale à un orientaliste du monde académique, notamment pour surveiller la gravure de nouveaux caractères. C'est Eugène Burnouf qui prendra sa suite pour atteindre, avec Pierre Lebrun nommé la même année directeur de l'Imprimerie royale, ce que l'on pourrait appeler l'âge d'or de la typographie orientale. Un volume de notes de métrique du *Bhāgavata Purāṇa* conservé à la BnF (Papiers Burnouf 48) montre qu'il utilisait comme brouillon les jeux d'épreuves des caractères orientaux envoyés par l'Imprimerie royale. Le *Bhāgavata Purāṇa* sera d'ailleurs au cœur de la monumentale « collection orientale » de l'Imprimerie nationale publié en 5 volumes sur de nombreuses années et qui constitue un véritable chef d'œuvre du monde de l'édition. Burnouf non seulement surveillait mais suscitait des gravures de caractères. C'est sous sa direction que furent gravés les 145 poinçons du caractère tamoul par Marcellin Legrand en 1832, 132 poinçons du caractère birman (pour la langue pali) par Delafond en 1833, 145 poinçons du caractère gujarati par Marcellin Legrand en 1838, 317 poinçons du caractère brāhmī par Delafond en 1843 et tous les poinçons qui viendront en complément des caractères dévanagari.

La fonte offerte par l'Allemagne avait en effet souffert des premières impressions. En janvier 1832, Burnouf demande à Schlegel combien coûterait à la Société asiatique l'achat non plus de fonte mais de matrices de son caractère. Entre temps, Bopp à Berlin avait annoncé dès

1825 son intention de faire graver un nouveau corps du caractère dévanagari. Le caractère Schlegel est en effet sur 20 points. Bopp en fera graver un sur 13 points. Ce caractère sera surnommé dans la correspondance, notamment de Burnouf, le « petit caractère de Berlin ». Burnouf a donc le génie de faire acheter par la Société asiatique les matrices du caractère Schlegel et du caractère Bopp. Dans une lettre importante du 23 février 1833 (Bibliothèque de l'Imprimerie nationale, dossier non classé, ancienne référence : IV 8), Burnouf propose à Lebrun de faire l'acquisition des matrices du caractère dévanagari que la Société asiatique a fait frapper à ses frais à Berlin.

« Ces matrices se composent, écrit-il :

1° des matrices du grand caractère de M. de Schlegel, dont la Société possède une fonte qui est en ce moment déposée à la typographie orientale de votre Imprimerie [celle qui est usée].

2° des matrices du petit caractère de M. Bopp qui n'existe pas encore en France. Ce petit caractère qui a été gravé avec un grand soin servirait très avantageusement de caractère de notes pour celui que l'Imprimerie Royale vient de faire graver récemment [sans doute celui de Boissierolle].

Les deux corps de matrices coûtent en tout quatre cent trente-quatre francs, ainsi qu'il est constaté par une facture que j'aurai l'honneur de vous soumettre, si vous êtes d'avis que l'Imprimerie royale puisse accepter la proposition que la Société Asiatique a l'honneur de lui faire. »

Dans une autre lettre du chef de la typographie à Pierre Lebrun du 2 mars 1833 (Bibliothèque de l'Imprimerie nationale, dossier non classé, ancienne référence : IV 8), on peut avoir encore plus de détail, notamment sur les prix et les durées d'exécution :

« La Société asiatique vient d'acheter à Berlin les frappes [c'est-à-dire les matrices] de deux corps de sanscrit [on note le passage de « dévanagari » à « sanscrit »] dont l'un est plus petit [corps 13] et l'autre plus gros [corps 20] que celui de l'administration [le Boissierolle en corps

16]. Ces caractères sont bien tous pour le dessin que pour la gravure, et les matrices en sont riches et bien frappées. Le prix d'acquisition de ces frappes est de 435 francs. La société asiatique désire les céder au même prix à l'Imprimerie royale. Je crois qu'il y aurait avantage pour l'administration à accueillir la demande de la Société, d'abord sous le rapport de l'économie parce que cela nous dispensera de faire graver les poinçons de deux corps, dont la dépense ne serait pas moindre de 2400 francs pour la gravure seulement, et sous le rapport de la célérité, parce qu'il nous faudrait au moins une année pour l'exécution de cette gravure. »

On l'a vu, la possession de caractères originaux était un enjeu de pouvoir important dans cette période pionnière du début des études sanskrites. L'Allemagne, qui n'a aucun enjeu de territoire à défendre, occupe la place sur le terrain philologique, comme elle sait souvent le faire. L'Angleterre, forte de sa puissance coloniale, se contente, si l'on peut dire, des caractères gravés et fondus en Inde, même pour ces impressions à Londres. Il n'y a pas vraiment de précipitation chez les Anglais. Et les Allemands, qui ont appuyé financièrement l'intuition de Schlegel dans laquelle ils voyaient un intérêt fort, n'ont pas dû être mécontents de voir les Français frapper à leur porte pour leur demander une fonte du caractère dévanagari, gracieusement offert par le gouvernement prussien car périssable, en attendant que les Français soient contraints de leur acheter une frappe de matrices pour continuer leurs travaux. Plus tard dans le siècle, Émile Burnouf, cousin d'Eugène, publiera à Nancy sa *Méthode pour étudier la langue sanskrite*, en hommage à son oncle Jean-Louis. On peut lire dans l'avertissement à la seconde édition de 1861 (et je remercie Caroline Riberaigua et Ronan Moreau de cette indication) : « Depuis la première édition de cette Méthode (1859), un fait notable a eu lieu : sur la demande et avec le concours de l'Académie Stanislas, l'une des imprimeries de Nancy, celle de Madame Bayrois, s'est procuré des caractères dévanagari. Sa maison est en France la première, et jusqu'à présent la seule, qui tienne cette ressource à la

disposition du public. » Mention un peu curieuse de la part d'un Burnouf, mais qui est révélatrice des enjeux que pouvait revêtir la publication d'un ouvrage avec des caractères étrangers originaux.

Il est aussi significatif que le sanskrit se soit finalement écrit en caractère dévanagari, quand bien même les études sanskrites en Europe ont pris naissance au Bengale et que les pandits bengalis lisaient mal l'écriture dévanagari. Est-ce une victoire de Bénarès sur Calcutta ? On sait que Wilkins avait fait un séjour à Bénarès pour apprendre le sanskrit. Une autre piste que je peux vous proposer ici, c'est celle du caractère nagari de l'imprimerie de la Propagande de la Foi à Rome. Napoléon, suite à ses victoires sur l'Italie, avait en effet fait enlever de l'imprimerie romaine les collections de poinçons orientaux en 1798. Ces fameux « premiers caractères indiens imprimés en Europe », que j'évoquais en introduction, sont donc aujourd'hui conservés au Cabinet des Poinçons de l'Imprimerie nationale. Et ce caractère est appelé le caractère « brahmane ». Convertir l'Inde au christianisme, c'était d'abord, dans l'esprit des missionnaires, convertir les brahmanes en pensant que le reste de la société suivrait, comme l'a bien montré Gérard Colas au colloque tenu à la BnF les 11 et 12 juin derniers. Pour convertir les brahmanes, il fallait s'exprimer en sanskrit, et le sanskrit était largement écrit en Inde du Nord en écriture dévanagari, notamment dans les grands centres intellectuels comme Bénarès ou dans les centres administratifs comme Delhi ou Agra. L'écriture type du sanskrit est donc devenu la dévanagari, quand bien même elle était mal lue au Bengale, et l'on voit bien au fil de cette étude comme les deux mots sont interchangeables et que les « caractères dévanagari » sont très souvent appelés, dans les archives ou dans les registres professionnels de l'Imprimerie nationale, « les caractères sanskrits ».